

ALAIN POISSANT

# T'es où, Célestin?

R O M A N

DU MÊME AUTEUR

*Dehors, les enfants !*, Montréal, Leméac, 1980.

*J'avais quatorze ans*, Montréal, Leméac, 1983.

*Irène et ses deux maris*, Montréal, Leméac, 1984.

*Baillargé*, Montréal, Fides, 1986.

*La Blonde d'Yvon*, Montréal, Les Éditions Du Roseau, 1987 (épuisé).

*Vendredi-Friday*, Montréal, Les Éditions Du Roseau, 1988 (épuisé).

*Carnaval*, Montréal, Les Éditions Du Roseau, 1989 (épuisé).

*Un ciel bleu rose*, Prix littéraire Radio-Canada, *enRoute*, avril, 2006.

*Heureux qui comme Ulysse*, Montréal, Les Éditions Sémaphore, 2010.

*Le sort de Bonté III*, Montréal, Les Éditions Sémaphore, 2013.

ALAIN POISSANT

# T'es où, Célestin?

R O M A N

3962, AVENUE HENRI-JULIEN  
MONTREAL (QUEBEC) H2W 2K2  
Canada

Téléphone 514 281-1594  
info@editionssemaphore.qc.ca  
www.editionssemaphore.qc.ca

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles du Québec.

Couverture : Marie-Josée Morin

Mise en pages : Lise Demers

Révision : Tania Viens

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Poissant, Alain, 1951-

T'es où, Célestin?

ISBN 978-2-924461-02-0

1. Canada - Histoire - 1837-1838 (Rébellion) - Romans,  
nouvelles, etc. I. Titre.

PS8581.O237T47 2015 C843'.54 C2014-942789-1

PS9581.O237T47 2015

ISBN PAPIER : 978-2-924461-02-0

ISBN PDF : 978-2-924461-03-7

ISBN ePUB : 978-2-924461-04-4

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2015

© Les Éditions Sémaphore et Alain Poissant

Diffusion Dimedia

539, Boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Qué), Canada H4N 1S2

Tél. : 514 336-3941

www.dimedia.com

« Ils [NDA : les Canadiens-français] sont doux et bienveillants, frugaux, industriels et honnêtes, très sociables, gais et hospitaliers, et se distinguent par une courtoisie et une vraie politesse qui règnent dans toutes les classes de la société. »

...

« On ne peut pas un seul instant contester aux Anglais la supériorité de leur sagesse politique et pratique. »

John George Lambton Durham, *Le Rapport Durham*.



Ce livre est basé librement sur les troubles de 1837-38  
au Bas-Canada.

Il est dédié aux oubliés de l'histoire des Patriotes, les  
femmes et les enfants.



Célestin Verdier, né à l'extrémité est de la seigneurie de Léry, habite et cultive les lots 102 et 103 en retour d'un cens annuel de dix piastres, quatre volailles, un cochon, un veau, le tout payable à son seigneur Napier Christie Burton le jour de la Saint-Martin, plus la redevance du quatorzième minot de blé moulu au moulin banal et quelques journées de travail consistant en entretien des routes, en creusage de fossés et en construction de ponceaux, un régime d'exploitation des terres dont l'objectif, aussi ancien que l'agriculture elle-même, est de fournir aux riches de quoi manger sans avoir à se salir les mains et de priver les pauvres de toute chance de s'enrichir.

Comme la plupart des habitants de la seigneurie, Célestin est illettré. Ses seuls moyens de subsistance sont ses bras et ses jambes, son savoir-faire de cultivateur et ce qu'il appelle, petits coups d'index sur la tempe, sa jarnigoine.

Il avait douze ans quand, un soir d'automne, son père est revenu du champ avec une forte fièvre. Toute la nuit, il a déliré et s'est débattu. Deux jours plus tard, on l'enterrait au village de l'Acadie.

Jusqu'à seize ans, Célestin a habité chez l'un et chez l'autre, allant et venant au gré des saisons comme un engagé. Un bon gars. Aimait le monde. Travaillant. Serviabile. Le rire empathique. Un jour, il a entendu parler d'argent à faire comme voyageur dans les Pays-d'en-Haut. Il s'est rendu à Lachine sur les bords du lac Saint-Louis. Un homme qui engageait lui a montré un ballot de cent livres, lui a demandé de s'accroupir, de passer la lanière sur son front, de se relever et de faire un petit tour, question de montrer de quoi il était capable. L'épreuve réussie, Célestin a mené l'existence des coureurs des bois au profit de la Hudson Bay Company. Ce qui l'a mené aussi loin que chez les Dénés du

Grand Lac des Esclaves dans les Territoires du Nord-Ouest. Sans qu'il en mesure toute la portée sur le coup, les déplacements et les rencontres lui ont appris un certain nombre de choses sur l'argent, sur son pays le Canada, sur l'ancienneté et la diversité des nations qui l'habitent, sur ce qui arrive aux sociétés sans richesse quand, à un moment donné de leur histoire, elles rencontrent une société avec richesse.

Son petit motton ramassé, étonné d'être encore en vie, il est revenu dans sa région natale, Napierville, coin fertile du Canada en bonne partie défriché par les descendants des engagés français et les déportés acadiens, auxquels s'étaient joints dernièrement les loyaux sujets à la Couronne britannique ayant refusé de prêter serment à la nouvelle république des États-Unis. Sa mère s'était remariée et elle habitait maintenant Pointe-à-la-Mule sur la rive ouest du Richelieu. Célestin a fait la connaissance de ses demi-sœurs et demi-frères. Quant à son oncle Ferdinand, qui avait été son tuteur à la mort de son père, il se faisait vieux. Il n'avait pas d'enfant. Il était prêt à lui laisser sa terre aux trois-quarts défrichée, une lisière de deux arpents de large par vingt-six de profondeur située en front de la rivière L'Acadie.

— Que c'est que t'en penses, mon gars?

— J'dis pas non, avait répondu Célestin.

C'était tard au printemps. Ils étaient aux champs en train de semer le blé d'Inde. Il avait beaucoup plu en mai, de sorte que la terre avait croûté et que le geste d'enterrer les grains du bout du pied était forçant. Le soir, son oncle avait enlevé ses chaussures et avait fait tremper ses pieds dans un bac d'eau chaude. Célestin avait vu le gros orteil du pied droit tout noir et le pied lui-même enflé jusqu'à la cheville.

— Ça fait mal?

— Pas beaucoup.

Il a proposé à son oncle de faire venir le docteur.

— Pour quoi faire?

— C'est pas normal, un orteil noir...

— Y'a rien de normal.

Bon, c'était lui qui décidait. Le lendemain, Célestin a achevé de semer le blé d'Inde seul. Deux semaines plus tard, son oncle ne sortait plus de sa chambre. Célestin lui apportait à boire et à manger. L'odeur de putréfaction était insupportable. La dernière nuit, les voisines sont venues prier. Après la veillée au corps et les funérailles, Célestin a rencontré le notaire, ensuite l'agent du seigneur Napier Christie Burton. Ce dernier a exigé le paiement d'une taxe sur le transfert des lots 102 et 103 de l'oncle au neveu.

— Mouais...

— That's business !

Une expression déjà entendue au temps de ses voyages. Le montant de cette taxe lui semblait exagéré. L'arrangement féodal, qui avait fonctionné avec une certaine nonchalance du temps de la Nouvelle-France, les nouveaux seigneurs *english* avaient décidé d'en faire une machine à argent comme une autre. Le petit pécule amassé à la dure à convoier des fourrures et des vivres en mangeait un coup. Célestin avait besoin de réfléchir. Il est sorti de chez l'agent et a fait le tour du village, qui avait bien changé en quelques années seulement. Les *English*, puisque c'était ainsi qu'ils se nommaient dans leur langue, étaient maintenant bien installés. Par *English*, il fallait comprendre aussi bien les royalistes américains que les nouveaux arrivants britanniques, les deux groupes s'entendant pour refonder au Canada une nouvelle Nouvelle-Angleterre. Tout le village, et sans doute aussi tout le Canada, était business. Célestin n'avait pas le choix. Il payait ou il sacrait son camp dans les bois. Mais pour quoi faire? Les voyages, il avait donné. En beau fusil, il a signé d'une croix en bas du document rédigé par le notaire et est rentré chez lui avec son petit bonheur.

L'été et l'automne ont passé. Au temps des Fêtes, Célestin a commencé à se rendre aux soirées de danse organisées dans son rang et dans les rangs d'alentour. Il était à la recherche d'une femme et de ce qui allait avec une femme. Ça ne devait pas être si compliqué. Il en voulait une qui soit à peu près de sa grandeur, cinq pieds quatre, cinq pieds cinq, les yeux bleus, un air enjoué, capable de lire en lui.

Les soirées au son du violon duraient jusqu'au petit matin. À la lumière douce des chandelles, il semblait à Célestin que presque toutes les femmes avaient la bonne taille, les yeux bleus et les dispositions souhaitées. Une faisait particulièrement son affaire. Elle s'appelait comme lui : Céleste. Sa famille habitait à Saint-Bernard, à la limite des cantons, ce régime de division et de propriété des terres apporté par les *English*. Elle avait une grande bouche, les cheveux réunis en torsade au-dessus de l'oreille, les yeux vifs et clairs sous l'arc prononcé des sourcils. Cela faisait quatre ou cinq fois qu'il l'invitait sur le plancher de danse. Jolie et de bonne entente comme elle était, quelqu'un allait vite lui mettre la main dessus. Le moment était venu de prendre les devants.

Un dimanche de février que la neige des chemins était tassée dure comme de la glace, Célestin attela au berlot et prit la direction du Richelieu. L'éclat du jour se prolongeait. En bordure des bois, l'écorce des viornes brillait d'un beau rouge foncé, tandis que tout en haut dans le ciel la tête des grands pins virait au noir. Il avait fallu que Célestin s'absente six ans, parcoure des milliers de milles de rivière, porte sur son dos des tonnes de vivres et de fourrures, traverse les plaines herbeuses de l'Ouest pour, à son retour, découvrir que ce paysage de champs étroits découpés dans la forêt mixte entre le Saint-Laurent et le lac Champlain était le sien. Il songea à son père et à son oncle qui avaient

été parmi les premiers colons à défricher cette partie de la seigneurie. Des premières années de travail acharné, il ne savait que des bribes. Son père était décédé jeune. Son oncle n'évoquait le passé que pour dire : « Si tu penses que je me rappelle ! » Au ton employé, à l'air qu'il faisait, se rappeler était une mauvaise habitude, quasiment une maladie.

À Lacolle, Célestin prit à travers les bois résiduels qui couvraient les basses-terres jusqu'à Saint-Bernard. Quelques arpents plus loin, il aperçut une petite rivière. La rive était défrichée depuis peu. La maison des Caron faisait face à l'est. Trois berlots semblables au sien étaient alignés devant. Célestin attacha son cheval, l'abria, jeta un coup d'œil aux autres attelages, se demandant comment et quand les femmes courtisées arrêtaient le choix d'un mari.

Le père de Céleste vint ouvrir. Célestin se présenta. Saint-Bernard n'était pas assez éloigné de Napierville pour que les Verdier y soient des inconnus.

— Dégreye-toi, mon garçon, dégreye-toi !

Les trois prétendants le regardèrent, comme quelques minutes plus tôt il avait regardé leurs attelages.

— C'est toi qui est allé dans le nord ? demanda la mère de Céleste, une femme au teint rougeaud et aux beaux yeux, de qui tenait sa fille.

— En plein moi !

On le bombardait de questions toute la soirée. Contrairement à son oncle, il se rappelait tout. Pas besoin de s'appliquer. Sa mémoire s'animait, composait lacs, rivières, lieux-dits, coutumes indiennes, mouches noires, longues nuits froides à la belle étoile. Raconter avait ceci de bon, déjà éprouvé autour d'un feu de camp : on était étonné de se sentir aussi bien.

Trois mois plus tard la vie de Célestin Verdier s'était placée. Les prétendants avaient continué de venir, Céleste et sa famille les accueillait, mais il était clair qu'il les avait distancés. Il s'était présenté

chaque dimanche, même pendant le coup d'eau qui à la suite de la fonte soudaine des neiges, cette année-là, avait entraîné un énorme débordement des rivières et coupé les chemins. Il avait mis une chaloupe dans le tombereau et, passé Saint-Valentin, avait confié son cheval à un habitant et ramé. Fort de son expérience de voyageur pour la Hudson Bay, il arriva alors que la famille, qui ne l'attendait pas, quittait la table. Céleste sortit sur le perron.

— Maudit fou!

Des années plus tard, quand il peinerait lui-même à se rappeler, il revivrait encore ce moment, comment il s'était senti. De gros nuages bouchaient le ciel. La pluie menaçait. Le vent était chaud. Des blocs de glace dérivait. Flottait une odeur de métamorphose printanière, boue, fumier, herbes pourrissantes, cadavres de bêtes à peine reconnaissables. Au sifflement du vent dans les arbres s'ajoutait le clapotis de l'eau. Sur le perron, c'était maintenant toute la famille Caron qui dévisageait le maudit fou. Les rires. Les embrassades. Les plaisanteries. Les espérances. Les battements de cœur. Un moment enivrant, échappant à l'attraction du temps, quelque chose de magique entre humains.

Céleste avait deux sœurs, des jumelles de dix ans plutôt délurées.

— Je veux faire un tour!

— Moi itou!

Il les avait amenées, bien sûr. En quelques coups de rame la maison avait disparu. Il leur avait raconté une des rares fables religieuses qu'il connaissait, celle du Déluge, les longues années d'errance de Noé et de ses fils dans l'arche à attendre la baisse des eaux. Elles regardaient partout, excitées et circonspectes. Elles avaient des questions, des questions qui n'avaient rien à voir avec le niveau des eaux.

— C'est quoi se marier?

C'était donc ça.

— J'suis pas marié, j'peux pas savoir... Demandez à votre mère.

— Elle veut rien nous dire.

- Demandez à Céleste.
- Elle aussi, elle dit qu'elle est pas mariée.
- En ce cas, demandez à votre père.
- Il dit juste des niaiseries.
- Quelle sorte de niaiseries?

Elles avaient ricané, la main sur la bouche, puis un puissant cri animal avait traversé la clairière inondée. Quelque part dans une cédraie, un pic flamboyant faisait entendre ses notes démentes.

— C'est quoi ça?

Elles gardaient la bouche ouverte. Il leur avait décrit l'oiseau, ses couleurs, son poitrail picoté, l'intérieur de ses ailes jaunes, son vol ondulé.

— On devrait rentrer...

Un rat musqué avait plongé sous la chaloupe. En haut d'un érable étêté, une buse avait levé. Des corneilles la poursuivirent, la houspillant. Un gros bloc de glace à la dérive s'était heurté bruyamment à une clôture et maintenant arrachait perches et piquets. Pas besoin de les effrayer, les petites, elles y parvenaient très bien toutes seules.

— Pourquoi tu rames pas?

Une inquiétude plutôt qu'une question. Pauvres elles. Il les avait ramenées à la maison. Céleste attendait sur le perron.

— Viens-tu faire un tour?

— Maudit fou!

Il ne s'était pas passé grand-chose jusqu'à son départ, le plaisir de se regarder, de bavarder, pas grand-chose qui pourtant essoufflait.

La semaine suivante, l'hiver était revenu, laissant une bordée de neige qu'un soleil éblouissant avait fait fondre en un après-midi. Deux semaines plus tard c'était déjà le temps des premiers travaux. Creusage de fossés. Brûlage de branches et de racines. Ramassage de roches. Hersage. Célestin parlait. Il se parlait de son père, de son oncle, de ses voisins chez qui il avait grandi et qui lui avaient appris le travail. C'était

la première fois qu'il s'associait à travers eux à tous les hommes, morts et vivants partout dans le monde, qui avaient pensé l'existence avec leurs bras, leurs jambes, les saisons, le secours des plantes, avaient bûché, essouché, attelé des animaux, avaient semé, dés herbé, regardé passer les mois et récolté, nourri femmes, enfants, impotents, remis à Dieu sa part, aux puissants leur part, thésaurisé le reste en prévision des mauvais jours. Il se parlait de Céleste, conscient que son maigre vocabulaire ne suffisait pas à rendre compte de ce qui se passait entre eux.

Le mariage fut fixé le premier lundi de septembre. Célestin se rendit à Saint-Jean demander à un cousin qui travaillait au moulin à carder d'être son témoin. Sur le chemin du retour, il s'arrêta chez sa mère pour lui annoncer son mariage. Celle-ci sourit et hocha la tête. Elle était la gardienne de son enfance, son seul héritage à part quelques affaires qui avaient appartenu à son père, une veste de mouton déchirée, une malle avec des outils de charpentier, un traîneau jouet qu'il avait commencé et qu'il n'avait pas eu le temps de finir. Il l'invita à la noce et il vit combien elle était émue, s'approchant pour le regarder de près et le toucher comme s'il était encore bébé.

— La vie marche tellement vite, dit-elle.

Il lui rappela qu'un jour, il devait avoir six ou sept ans et était malade au lit, elle lui avait promis quelque chose qui guérissait tout.

— Je sais : un petit rien tout nu avec un ruban bleu...

Content, il l'embrassa, embrassa les demi-frères et demi-sœurs qu'il connaissait à peine, serra la main de son beau-père.

Au village, il acheta une casserole au rétameur. Au cours de l'été, il dépoussiéra les trois pièces de la maison et le grenier, remplaça les cosses de blé d'Inde dans les paillasses, récolta les pois secs.

Chez la mariée, l'avant-veille de la noce, un cochon fut poussé dans un coin de la cour, immobilisé par des bras énergiques, saigné au-dessus de la grande bassine. Ce même jour, en après-midi, les jumelles allèrent dans les terres noires cueillir des bleuets pour les desserts.

François, le cousin, arriva la veille avec sa femme et ses enfants. Les deux hommes se fréquentaient peu mais se sentaient proches. Plus jeune, François était venu passer quelques semaines à Napierville. Célestin avait dix ans, François un an de plus. À cet âge, jouer consistait à se prendre pour des grands et à pourvoir, dans la mesure de ses capacités, aux besoins de la famille. Le matin, ils pêchaient. Le reste de la journée ils désherbaient, cueillaient et pourchassaient dans les bois et dans les champs tout ce qui se mange.

Célestin coucha cette nuit-là au grenier. Quand il se leva, François avait fait le train et avait attelé, tandis que sa femme avait donné à manger aux enfants. Célestin n'eut rien à faire et il pensa que ce serait sans doute la seule journée de sa vie adulte où il ne ferait rien. Il traîna, crut entendre au loin les notes descendantes d'un pic flamboyant.

Dehors, un brouillard matinal couvrait la rivière et les champs. Ils partirent pour Saint-Bernard, le soleil diffusait maintenant chaleur et lumière. Une bien belle journée. Céleste s'avança au bras de son père, habillée de cotonnade des pieds à la tête. Le curé prononça les formules qui unissent un homme et une femme jusqu'à ce que la mort les sépare. Puis ce fut la fête, le long repas accompagné de cidre et de bière, les chants à répondre et les danses. Quand le soir arriva, François ramena les nouveaux mariés, fit le train, rentra à Saint-Jean avec sa femme et ses enfants. Une bien belle journée. Un fameux mois de septembre. Céleste détachait ses cheveux. Elle n'était pas femme à rougir de se montrer, ni à s'empêcher de grouiller dans le lit. Après, comme de retour d'une longue traversée à deux, Célestin restait étendu un moment, membres écartés. S'il parlait, c'était de ce qui se passait ailleurs que dans sa tête, les choses anodines qui tissent la petite histoire, le foin, le blé, l'avoine, les animaux, les projets, les redevances au seigneur, les *English*. Il se relevait, s'habillait, posait les bras sur les épaules de sa chérie, la serrait, un collé collé qui était sa déclaration d'amour.